



UNE VIEILLE FILLE

La maison qu'elle habite aux portes du faubourg,
En province, est muette, oubliée et maussade ;
Les grands vents pluvieux ont noirci la façade,
L'ombre embellit les couloirs, l'herbe croît dans la cour.

Avec de vieilles gens, elle est là tout le jour,
Dans une chambre close où règne une odeur fade ;
Tout le jour elle est là, pâle et déjà malade.
Pauvre fille sans dot, sans beauté, sans amour.

Jadis, quand le printemps fleurissait sa fenêtre,
Elle disait, sentant frissonner tout son être :
— " Le bonheur inconnu viendra-t-il aujourd'hui ?... "

Les printemps sont passés, vides et lourds d'ennui ;
Son œil bleu s'est voilé d'une langueur mortelle ;
Elle dit maintenant : — " La fin, quand viendra-t-elle ? "

ANDRÉ THEURIET.

NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVIII^e SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

(Suite)

Deuxième partie. — Éloquence religieuse



FLÉCHIER. — Esprit Fléchier naquit en 1632, à Perne, dans le comtat Venaissin, en Provence.

Aussitôt qu'il fut prêtre, il vint à Paris. Son bel esprit, ses manières distinguées, sa profonde érudition le firent admettre au cénacle littéraire du fameux

hôtel de Rambouillet.

Le duc de Montausier qui avait remarqué cette intelligence d'élite, se plut à le faire combler d'honneurs, et le fit nommer par le roi comme lecteur du Dauphin, et plus tard évêque de Nîmes. C'est alors qu'il prononça ses meilleures oraisons funèbres et qu'il prêcha devant la cour les Avents de 1676 à 1682.

Dans ses dernières années, il abandonna la prédication et se livra exclusivement au bonheur de son diocèse, et mourut en 1710, après avoir donné les exemples les plus touchants d'une grande charité et d'une admirable bonté.

Cet orateur, que l'on a surnommé l'*Isocrate français*, a produit un grand nombre d'œuvres, et nous signalons entre autres des *Panegyriques*, des *Sermons de morale*, des *Oraisons funèbres*, des *Œuvres mêlées*, une *Vie du cardinal Ximénès*, une *Histoire de Théodose le Grand*, des *Lettres*, des *Mémoires*, etc.

On admire chez Fléchier une phrase toujours correcte et habilement placée, une forme très soignée, un style fleuri et abondant, une harmonie toujours soutenue, mais on sent chez lui un manque de chaleur et de persuasion, une absence presque complète de force et de sublimité, une élégance qui ne coule pas de source comme celle de Massillon. Cependant, son oraison funèbre de Turenne, que l'on place avec raison au-dessus de celle de Mascaron, fit pleurer le grand roi, et prouva que Fléchier, lorsqu'il oubliait d'être rhéteur, savait trouver la véritable éloquence.

" Ce qui domine dans M. Fléchier, dit Rollin, est une pureté de langage, une élégance du style, une richesse d'expressions brillantes et fleuries, une grande beauté de pensées, une vivacité d'imagination, et ce qui en est une suite, un art mer-

veilleux de peindre les objets et de les rendre comme sensibles et palpables. Mais il me semble qu'on voit régner dans tous ses écrits une sorte de monotonie et d'uniformité. Presque partout, mêmes tons, mêmes figures, mêmes manières. L'antithèse saisit presque toutes ses pensées et souvent les affaiblit en voulant les orner."



BOURDALOUE.—Louis Bourdaloue, d'une ancienne famille de robe de la ville de Bourges, naquit en 1632.

Après de fortes et brillantes études chez les Pères Jésuites, il entra dans cet ordre si fécond en génies et, après quelques années d'enseignement, fut chargé d'aller prêcher

en province où, par son éloquence persuasive, il opéra un très grand nombre de conversions.

Sa réputation grandissait de jour en jour ; Bourdaloue fut appelé à Paris en 1669, pour succéder à Bossuet, comme prédicateur du roi, position éminente qu'il garda jusqu'en 1697.

A la révocation du fameux *Edit de Nantes*, Bourdaloue se rendit dans le Languedoc, un des foyers du protestantisme, pour tâcher de ramener à la vérité les nombreux partisans de l'Eglise réformée, et les succès étonnants qui couronnèrent sa prédication firent de ce jésuite éloquent l'homme le plus aimé et le plus admiré de son temps.

Quelques années avant sa mort, qui arriva en 1704, Bourdaloue se retira à la maison de la Flèche, vivant dans la prière et les mortifications.

Cet orateur rappelle le genre de Démosthène ; une force de logique foudroyante, un raisonnement serré, un style naturel et concis, l'éclat des pensées, tout chez lui vous étonne, vous entraîne et vous subjugue. Il n'a point cette richesse d'idées, cette imagination vive et brillante, cette poésie d'images, cette harmonie enchanteresse des phrases que nous admirons dans Massillon entre autres, mais il cherche plutôt à convaincre par la multitude des preuves et la force des raisonnements.

La spirituelle Mme de Sévigné appréciait beaucoup Bourdaloue, et dans une de ses correspondances à sa fille, nous lisons ces lignes qui nous donnent une idée de l'effet des sermons de ce jésuite :

" Le Père Bourdaloue fit un sermon, le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde : il était d'une force à faire trembler les courtisanes. Il était question de faire voir que toute puissance doit être soumise à la loi, à l'exemple de Notre-Seigneur qui fut présenté au temple. Enfin, ma fille, cela fut porté au point de la plus haute perfection, et certains points furent poussés comme les auraient poussés l'apôtre saint Paul."

Bourdaloue ne savait pas flatter, et quoiqu'il fut d'habitude aux prédicateurs du roi de placer toujours, en tête de leurs sermons, une louange et une flatterie à l'adresse du roi et de la cour, il commença un jour ainsi une allocution :

" Sire, je n'adresse point de compliments à Votre Majesté, par ce que je n'en ai point trouvé dans l'Evangile."

Je termine par cette appréciation de La Harpe :

" Bourdaloue est donc aussi une de ces couronnes du grand siècle, qui n'appartiennent qu'à lui ; un de ces hommes privilégiés que la nature avait, chacun dans son genre, doués d'un génie qu'on n'a pas égalé depuis. Son avent, son carême, et particulièrement ses sermons sur les mystères, sont d'une supériorité de vues dont rien n'approche, sont des chefs-d'œuvre de lumière et d'instruction, auxquels on ne peut rien comparer. Comme il est profond dans la science de Dieu ! Qui jamais est entré aussi avant dans les mystères du salut ? Quel autre en a fait connaître comme lui la hauteur, la richesse et l'étendue ? Nulle part le christianisme n'est plus grand aux yeux de la raison que dans Bourdaloue : on pourrait dire de lui, en risquant d'allier deux termes qui semblent s'exclure, qu'il est sublime en profondeur, comme Bossuet en élévation ! Certes ce n'est pas un mérite vulgaire qu'un recueil de ses sermons qu'on

peut appeler un cours complet de religion, tel que, bien lu et médité, il peut suffire pour en donner une connaissance parfaite. C'est donc, pour des chrétiens, une des meilleures lectures possibles. Quant à la solidité des preuves, rien n'est plus irrésistible : il promet sans cesse de démontrer, mais c'est qu'il est sûr de son fait, car il tient tous jours parole."

Père Bidard



UN MENAGE DE CHANTEURS



COMMENT ne se seraient-ils pas aimés ! Beaux et célèbres tous les deux, chantant dans les mêmes pièces, vivant chaque soir pendant cinq actes de la même vie officielle et passionnée. On ne joue pas impunément avec le feu. On ne se dit pas vingt fois par mois : " Je t'aime ! " sur des soupirs de flûte et des tremolos de

violon sans finir par se prendre à l'émotion de sa propre voix. A la longue, la passion leur vint dans des enveloppements d'harmonie, des surprises de rythme, des splendeurs de costumes et de toiles de fond. Elle leur arriva par la fenêtre qu'Elsa et Lohengrin ouvrent toute grande sur la nuit vibrante de sons et de clartés :

Viens respirer les senteurs enivrantes....

Elle se glissa entre les colonnes blanches du balcon des Capulets, où Roméo et Juliette s'attachent sous des lueurs d'aube :

Non ! ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'alouette.

Et, mollement, elle surprit Faust et Marguerite dans ce rayon de lune qui monte du banc rustique aux volets de la petite chambre, parmi des entrelacements de lierre et de roses fleuries :

Laisse-moi, laisse-moi contempler ton visage.

Bientôt tout Paris connut leur amour et s'y intéressa. Ce fut la curiosité de la saison. On venait admirer ces deux belles étoiles gravitant doucement l'une vers l'autre dans le ciel musical de l'Opéra. Enfin, un soir, après un rappel enthousiaste, comme la toile achevait de se baisser, séparant la salle bruyante d'applaudissements et la scène semée de bouquets, où la robe blanche de Juliette traînait sur des camélias effeuillés, les deux chanteurs furent pris d'un élan irrésistible, comme si leur amour, un peu factice, n'attendait pour se révéler que l'émotion d'un grand triomphe. Leurs mains s'étreignirent, des serments s'échangèrent, consacrés par les bravos lointains et persistants de la salle. Les deux étoiles avaient fait leur conjonction.

Après le mariage, on resta quelque temps sans les revoir. Puis, le congé expiré, ils rentrèrent ensemble dans la même pièce. Cette rentrée fut une révélation. Jusqu'à ce jour, entre les deux chanteurs, c'était l'homme qui avait primé. Plus âgé, mieux fait au public dont il connaissait bien les faiblesses, les préférences, il jouait du parterre et des loges avec sa voix. Près de lui, l'autre ne semblait guère qu'une élève admirablement douée, la promesse d'un génie futur ; sa voix trop jeune avait des angles, ainsi que ses épaules un peu minces et grêles. Aussi, au retour, quand elle parut dans un de ses rôles d'autrefois et que le son plein, riche, étoffé, s'échappa dans les premières notes, abondant et pur comme l'eau d'une source vive, il y eut dans la salle un charme